



La figure du tortionnaire dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* de Tchicaya U Tam'si

Rodrigue Ndong Ndong^a

Article history:

Submitted: October 24, 2024

Revised: December 15, 2024

Accepted: December 30, 2024

Keywords:

politics, torturer, hatred, assassination, rebellion

Mots-clés :

politique, tortionnaire, haine, assassinat, coup d'État.

Résumé:

Ces fruits si doux de l'arbre à pain de Tchicaya U Tam'si peut être rangé dans la catégorie des romans du désenchantement post-indépendance en Afrique noire. Il met aux prises des idéalistes et des hommes sans foi ni loi en quête ou en possession du pouvoir politique. Surtout, il met en scène des hommes du Mal, et au nombre de ceux-ci le tortionnaire. L'entrée dans le champ littéraire négro-africain de ce personnage indique le souci de sa représentation non plus à titre juste évocatoire, mais en « chair et en os » pour ainsi dire. Ce, en dressant son portrait physique et moral.

Abstract: *These so sweet fruits of the breadfruit tree* by Tchicaya U Tam'si can be placed in the category of novels of post-independence disenchantment in black Africa. It pits idealists against lawless men seeking or possessing political power. Above all, it depicts men of Evil, and among them the torturer. The entry into the Negro-African literary field of this character indicates the concern for his representation, no longer just evocatively, but in "flesh and bones" so to speak. This, by drawing his physical and moral portrait.

Revue internationale des lettres, langues et sciences sociales ©

Année. This is an open access article under the CC BY-NC-ND license

(<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>).

^a Corresponding author:

Université Omar Bongo

ndong_rodrigue@yahoo.fr

Introduction

La plupart des ouvrages critiques et théoriques consacrés à la littérature négro-africaine, quand ils présentent un certain intérêt à la question thématique, ne s'attardent pas beaucoup sur l'articulation d'un personnage comme celui du tortionnaire. Le roman de Tchicaya U Tam'si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, marqua à sa sortie, de notre point de vue, un tournant dans l'approche d'un personnage pas ou peu souvent mis en relief. Certes, dans ce roman, l'écrivain congolais ne lui accorde pas le rôle principal, encore moins un rôle secondaire d'envergure. Il en fait un personnage en marge mais avec une présence si dense qu'il ne passe pas inaperçu. Bien au contraire, il retient l'attention. Partant, notre hypothèse est de soutenir que Tchicaya U Tam'si, en donnant vie à Babotoli, n'avait d'autre ambition que de combler un vide en installant dans le champ littéraire négro-africain une figure du bourreau en bonne et due forme. Les portraits physique et psychologique qu'il lui confère en font un homme à la fois brutal, cruel, craint, haineux et cependant admiré. Dans l'étude qui suit, nous verrons en quoi la démarche d'écriture du romancier congolais constitue un apport considérable dans la conception d'un personnage appelé, depuis 1987, à devenir un « type ».

1. Babotoli : portrait d'un sadique

1.1. Un homme cruel et brutal

Le personnage de Babotoli surgit dans le roman de Tchicaya U Tam'si sans crier gare, notamment dans la quatrième partie intitulée « Le fou et la mort ». Cette apparition dans les ultimes pages du récit n'est pas anodine. Elle vient mettre un terme au parcours de la lignée des Poaty engagés en politique, au regard du statut et des fonctions dévolus à Babotoli.

En effet, ce personnage est présenté comme « le chef de la Sûreté » (Tchicaya U Tam'si 270). Sa tâche principale consiste à s'occuper des opposants (et plus généralement tout homme politique tombé en disgrâce) soupçonnés d'entreprendre des projets de déstabilisation du régime en place. Dans le roman, il est chargé de l'interrogatoire de Gaston Poaty, homme politique de renom accusé d'être l'auteur d'un coup d'État en préparation.

Dans son descriptif de ce personnage singulier, l'auteur en fait un homme cruel et brutal. De fait, « il est l'homme le plus cher payé pour l'exercice naturel, licite de sa cruauté congénitale » (Tchicaya U Tam'si 289). Il y a lieu d'entendre par là que Babotoli demeure l'homme de la situation dans

sa charge de rudoyer et de malmenier les opposants au régime de Brazzaville. N'est-il pas « aussi vicieux, aussi sauvage que bellâtre » (Tchicaya U Tam'si 270) ? Et lorsqu'il doit faire parler un suspect, il n'y va « pas de main morte, selon son habitude » (Tchicaya U Tam'si 270).

Ces caractéristiques en font un personnage « typé » du roman négro-africain, à l'instar du dictateur, du colon, du boy, du religieux, du sorcier, entre autres. Il entre aisément dans la catégorie des hommes de main des pouvoirs autocratiques africains chargés de torturer ou d'éliminer tous ceux qui s'opposent d'une manière ou d'une autre au pouvoir en place, notamment depuis l'accession à la souveraineté internationale de nombre d'Etats africains. Nous y voyons un homme pris dans ce qu'Achille Mbembe appelle une « logique de l'enclos » (Mbembe 62), c'est-à-dire une fixation dans un certain état des choses. Ce personnage « typé » naît aux lendemains des indépendances africaines, dans le sillage de l'entrée en scène des acteurs politiques négro-africains, en l'occurrence les dictateurs. Dans ses *Huit leçons sur l'Afrique*, Alain Mabanckou revient sur les indépendances africaines et leurs illusions, indiquant en quoi elles ont rapidement constitué une des thématiques les plus porteuses de la littérature du continent :

Malgré l'euphorie et les espérances des peuples africains enfin libérés du joug colonial dans ces années 1960, l'Afrique devint vite le théâtre d'une vague de dictatures marquée par la présence de monarques arrivés au pouvoir à l'occasion de coups d'Etat, parfois avec la bénédiction souterraine de l'ancienne puissance coloniale. Une littérature contre les dictatures voit alors le jour vers la fin de la décennie, notamment avec *Les Soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma, puis plus tard avec *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi (1979), *Les Crapauds-Brousse* (1979) de Tierno Monénembo ou encore *Le Temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop (1981) (Mabanckou 99).

Le roman de Tchicaya U Tam'si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, s'inscrit dans cet esprit, avec cette particularité de construire la figure d'une

pièce indispensable au dispositif de toute dictature, le tortionnaire. Ce dernier apparaît, sous la plume du romancier congolais, comme un homme rude et brutal. Mais pour remplir convenablement sa tâche, il lui faut être d'une certaine nature. Il faut tenir certaines prédispositions naturelles ou acquises.

Babotoli coche toutes les cases qui définissent le portrait du bourreau qui œuvre sans état d'âme. Cela tombe du reste sous le sens, dans la mesure où « sa cruauté est congénitale ». Cette dernière le caractérise et rend son travail beaucoup plus facile. Elle s'exprime notamment lorsqu'il questionne un suspect ou un prévenu. Elle consiste singulièrement dans les violences physiques et psychologiques faites sur les hommes ou les femmes qui lui sont confiés. Il ne lésine pas sur ses moyens et travaille seul.

Mais la rudesse de Babotoli ne s'exerce pas que dans les bureaux dédiés à la torture. Sa cruauté se déploie partout où lui-même est appelé à se rendre. C'est notamment le cas lorsqu'il atterrit avec ses hommes chez les Poaty, en plein funérailles. En effet, là, « ils n'ont de ménagement ni pour la veuve, ni pour la mère, ni pour la belle-mère de Gaston Poaty. Ils bousculent tout le monde, entrent en force dans la maison » (Tchicaya U Tam'si 285). Ces mauvaises manières illustrent aussi un fait : Babotoli et ses hommes ont les pleins pouvoirs. Ils ne craignent rien ni personne. Ils ont la force publique avec eux. Ils sont la force publique, à telle enseigne qu'ils peuvent débarquer chez les parents du défunt Gaston Poaty et se conduire comme en territoire conquis et soumis, sans le moindre égard pour qui que ce soit.

Ces manières rudes sont également à l'œuvre sur la propre compagne de Babotoli. On aurait pu croire qu'elles ne portaient que sur les hommes et les femmes politiques, ou sur de simples citoyens, il n'en est rien. Cette jeune femme sans identité dans le texte « reçut encore une tape sonore sur les fesses, évita un coup de pied de son amant. Elle se réfugia dans une autre chambre qu'elle ferma à clef » (Tchicaya U Tam'si 291).

Cette demoiselle, qui partage les nuits du tortureur, est ainsi traitée parce que Babotoli fonctionne de la sorte. Il met de la violence dans ses actes, y compris quand il fait l'amour : « La jeune femme qui partageait sa couche, le vagin gorgé de son foutre, le corps cassé par la rudesse de l'étreinte sauvage et bestiale de son partenaire, avait sombré dans le sommeil » (Tchicaya U Tam'si 288).

Babotoli affectionne le rapport de force et la brutalité. Cette « brute de nature » (Tchicaya U Tam'si 295) prend même plaisir à nuire aux autres. Il

donne l'impression d'être en pamoison devant le spectacle de la douleur et de la souffrance qu'il inflige. Il ne peut du reste en être autrement, dans la mesure où « il se soule aussi de la douleur des personnes qu'il torture. C'est son aphrodisiaque » (Tchicaya U Tam'si 293).

Babotoli prend donc plaisir à faire du mal aux prévenus et aux suspects qui ont le malheur de lui être soumis. Il en jouit littéralement. Sa cruauté et sa brutalité en font un sadique de la pire espèce. C'est donc à juste titre que les habitants de Brazzaville le craignent, même si paradoxalement certains d'entre eux l'admirent tout autant.

1.2. Un homme craint et adulé

Babotoli est craint et redouté à juste titre. Ses faits d'arme parlent pour lui. Il suffit qu'on mentionne son nom pour trembler de tout son être. Pire, si physiquement lui-même se présente quelque part. Sa notoriété négative le précède toujours. Une telle situation est vécue par les parents, amis et connaissances venus rendre hommage à la dépouille de Gaston Poaty chez lui. En effet, « les chanteurs de condoléances s'étaient tous éclipsés à l'arrivée des gens de la Sûreté. En un clin d'œil, comme le jour se lève, comme la nuit tombe, escamotés, Dieu sait par le pouvoir de quel magicien ? Envolés. Escamotés, par quel magicien ? La peur » (Tchicaya U Tam'si 285).

La peur de Babotoli suffit à justifier cette débandade. C'est que tous connaissent sa cruauté et sa brutalité. Tomber entre ses mains revient à passer des moments difficiles. D'autant que « qui ne sait qu'il est malsain d'être le témoin des actes des hommes de Babotoli ? » (Tchicaya U Tam'si 285). Les voir à l'œuvre, c'est courir le risque non seulement de vivre un choc émotionnel au regard des sévices infligés à leurs victimes, mais c'est aussi et surtout courir le risque de subir le même sort en tombant entre leurs mains.

Il y a ici comme une métonymie. Voir les hommes de Babotoli, c'est voir Babotoli lui-même. Ses hommes sont identifiés à lui et vice versa. Les manières rudes de Babotoli sont celles de ses hommes. Il n'y a pas à les distinguer les uns des autres. Ils forment un tout. Et tout ce monde de tortionnaires joue de la peur pour semer l'effroi dans la population. Et pour cause : « La peur donne à celui qui est craint un plus grand pouvoir et même une puissance qui est toute supposée » (Tchicaya U Tam'si 285). Et c'est bien le cas de Babotoli. Le pouvoir et la puissance dont il jouit sont cependant loin d'être supposés. Ils sont bien réels. La peur des populations de Brazzaville en

est le moteur ou la conséquence, car cela fonctionne dans les deux sens : le pouvoir fait naître la peur et la peur confère le pouvoir.

Paradoxalement, cette crainte de Babotoli va de pair avec une certaine admiration. La population certes le redoute, mais il n'empêche qu'il est regardé comme un phénomène, une légende vivante, tant on parle de lui. Cette étrange situation vient sans doute du fait que ceux qui l'adulent jugent les choses de loin. Ils n'ont jamais eu affaire à lui directement, autrement on pourrait les considérer à juste titre comme des sado-masochistes qui se pâment à la perspective d'être interrogés par « la bête » (Tchicaya U Tam'si 272). Ils le connaissent pour beaucoup par ouï-dire.

Et Babotoli ne fait rien pour tordre le cou à cette réputation. Bien au contraire, « personne ne peaufine autant que lui sa légende. Il tient les pauses (sic) vachardes qu'il se donne de modèles qui ont semé la terreur en Europe tout le temps que dura la folie hitlérienne » (Tchicaya U Tam'si 285). Babotoli entretient donc consciemment sa mauvaise réputation. Il sait ce qu'il fait, vu qu'il prend pour exemple Hitler, qu'il connaît comme celui qui a particulièrement inspiré la terreur en Europe au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Ce jeu qui consiste à en imposer à la population pour la tenir en admiration est encore à l'œuvre lorsque Babotoli circule en ville dans sa Jeep command car. Si, en le voyant passer, certains le maudissent au fond d'eux, d'autres « ne sont pas malveillants, il y en a que sa fougue suicidaire, à faire du tout terrain périlleux, remplit d'extase admirative. Ils l'acclament et ils ajoutent une note de mystère à sa fastueuse légende » (Tchicaya U Tam'si 292-293).

Aussi incroyable que cela puisse paraître, même un bourreau peut avoir des admirateurs. Certes, ce n'est pas son activité que ces derniers saluent particulièrement, mais son renom, sa popularité, quand bien même certains ne sauraient rien de la réalité de son travail en tant que chef de la Sûreté.

Les plus zélés vont très loin dans leur fascination pour Babotoli. Ils n'hésitent pas à l'affubler d'un nom pour le moins symbolique et porteur de sens. En effet, « l'appellation contrôlée *mwana kitoko* ! a déjà servi à Kin pour le compte du jeune roi des Belges. Qu'importe ! On acclame Babotoli : “*Mo yé mwana kitoko* ! ” » (Tchicaya U Tam'si 293). C'est dire combien Babotoli bénéficie d'une sacralisation digne d'un roi. La comparaison avec le jeune roi Baudoin de Belgique est plus que flatteuse. Elle installe le chef de la Sûreté dans une dimension digne des grands hommes de ce monde. Cela a de quoi

fouetter même l'ego de l'homme le plus posé qui soit.

Mais comment Babotoli en est-il arrivé là ? Comment s'est donc construite sa légende ? Quelles méthodes d'interrogatoire l'ont rendu célèbre ?

1.3. Babotoli ou la déconsidération des hommes politiques

Babotoli, par certains aspects, apparaît comme un homme difficile à cerner. Tantôt il semble un simple exécuteur des décisions prises par l'autorité politique, tantôt il donne l'impression d'être en mesure de faire preuve d'une capacité de réflexion relativement à ces hommes politiques. Il n'est pas qu'une brute sadique et cynique. Il est aussi un homme qui regarde autour de lui, réfléchit, analyse les données qui se présentent à lui et il peut en tirer les conséquences qui s'imposent.

Dans cette perspective, il ne se prive pas d'émettre son point de vue sur les hommes politiques. Ledit point de vue n'est pas particulièrement positif, bien au contraire. D'abord, à ses yeux, « la politique, c'est de l'argent vite gagné, à vous faire Crésus vite fait » (Tchicaya U Tam'si 293). En d'autres termes, les hommes politiques n'auraient à l'esprit que le souci de se rendre riche absolument et par tous les moyens possibles. Autrement dit, pour devenir riche du jour au lendemain, il suffit de se lancer en politique. La politique dès lors est un tremplin, un puissant moyen par lequel, en peu de temps, on peut se comparer à Crésus. Il y a là cependant un sous-entendu : cet argent gagné rapidement ne peut pas l'être honnêtement. Il implique de se compromettre, de voler et aussi de trahir et d'assassiner. En effet, il est inconcevable que, sans être un homme d'affaires à la réussite incontestable, l'on devienne riche sans tremper la main dans le patrimoine public, d'autant que, pour Babotoli, « la politique est rarement l'ambition mise au service de la bonne cause du bien public » (Tchicaya U Tam'si 293). Ces vues sont largement partagées et illustrées par Mamadou Nagnalen Barry dans son ouvrage *L'odeur de l'argent* (2020), où il fait le procès de la gouvernance d'un pays africain en exposant le monde corrompu des hommes d'affaires et des acteurs de la politique. On se croirait dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, un peu plus de trois décennies plus tard.

D'autre part, pour Babotoli, les hommes politiques ne sont que des canailles. En effet, « des canailles parmi les maîtres du jeu politique, il en connaissait » (Tchicaya U Tam'si 293). Ces hommes politiques sont loin d'être des gens sérieux et dignes de respect ou de considération. Ce sont de vils

individus qui ne pensent qu'à eux et aux leurs, peu sensibles au sort du peuple dont ils sont censés s'occuper. Babotoli voit en eux des malfrats sans foi ni loi capables du pire. Des « maîtres du jeu politique », donc des joueurs, des hommes et des femmes qui portent des masques et ne sont pas du tout sincères dans leurs faits et gestes.

Dès cet instant, que peut être le sentiment réel de Babotoli vis-à-vis de ces hommes et de ces femmes politiques qui se servent de lui et qui n'ont cure du peuple ?

Les méprisait-il tous ? Il ne se l'avouait pas. Dans l'ensemble, il leur savait gré d'être si crédules, aussi se prêtait-il à toutes les machinations qui fourbissaient de si ponctuels complots. Il en recueillait honneurs et plaisirs inouïs. Une race à exterminer. Il se frottait les mains de voir certains déchoir et livrés aux raffinements de ses jeux de torture. Il n'était que sadique, il n'avait pas de politique à lui (Tchicaya U Tam'si 293-294).

Ce passage est riche d'enseignements. Il constitue à n'en point douter ce qu'André Glucksmann conçoit comme « le discours de la haine » (2004), une haine explosive, radicale, qui ne vise qu'à faire table rase. On y apprend notamment que Babotoli n'a que du mépris pour les hommes politiques. Ils ne sont rien à ses yeux, sinon « une race à exterminer ». Sa pensée profonde est bien celle-là, anéantir cette engeance. Il ne serait certainement pas exagéré de soutenir qu'il hait les hommes politiques d'une manière générale, tant ceux du pouvoir que ceux de l'opposition. Il les installe dans la même catégorie d'hommes et de femmes indignes de son respect. Aussi, lorsqu'il est sollicité pour s'occuper de l'« interrogatoire » de l'un d'entre eux, peu importe le bord idéologique auquel appartient ce dernier, il se frotte les mains, ravi d'assouvir une détestation générale du politique refoulée, via les « raffinements de ses jeux de torture ». Les hommes et les femmes politiques n'ont droit qu'à son mépris et à sa haine. Aussi, quand ils ont le malheur de tomber entre ses mains, « il n'était que sadique ».

2. Babotoli : nature d'un modus operandi

2.1. L'interrogatoire selon Babotoli

Si Tchicaya U 'Tam'si a jugé utile de faire apparaître la figure du bourreau dans ce roman si singulier qui trace la vie d'une famille frappée par une forme de malédiction intergénérationnelle, c'est aussi pour qu'on n'oublie pas que ce personnage est bel et bien inspiré de la réalité. Une réalité qui est accolée à la situation socio-politique de nombre de pays africains post-coloniaux. Une réalité où l'homme noir a remplacé le colon, répétant parfois sinon souvent les mêmes traitements rétrogrades et avilissants, ce jusqu'à la caricature.

Le personnage de Babotoli incarne parfaitement la figure du tortionnaire. Mais cela n'est pas qu'en théorie, dans une manière de formulation vague qui se suffirait à elle-même. Dans les faits, on voit Babotoli agir. Et c'est d'ailleurs ce qui en fait, aux yeux du lecteur, un bourreau, une crapule. Babotoli est ce qu'il fait. Vu sous un autre angle qui confirme cette assertion, et pour le soutenir dans les termes de John Langshaw Austin, avec Babotoli, « dire, c'est faire ». Et faire, pour le chef de la Sûreté, c'est d'abord interroger les prévenus. Mais parce qu'il est vicieux et cynique, Babotoli tient un modus operandi bien particulier.

En effet, lorsqu'un suspect se trouve conduit devant lui, « en guise d'apéritif sexuel il raconte par le menu le type de sévices qui, selon ses dires, ne laissent pas un vivant muet. C'est plein de psychologie, ce qu'il fait » (Tchicaya U 'Tam'si 270). Concrètement, voici comment il procède : « D'abord, il traite bien le client. Pas de brutalité. Il le met en confiance. » (Tchicaya U 'Tam'si 270). Puis, il vient plusieurs fois le voir, parle football, parle de femmes, offre des cigarettes, s'attarde le soir pour bavarder. Ensuite, il annonce qu'il a une surprise pour le prévenu : « Entre en jeu une jeune poupée bien roulée » (Tchicaya U 'Tam'si 270). Cette dernière, au service des basses besognes de Babotoli, joue à la catin qu'elle est et se laisse faire. Babotoli, plus cynique que jamais, aguiche le suspect :

Une vulve comme celle-ci, si purpurine et si joyeuse ! Tu penses au corossol, au lait de son fruit si doux au palais de qui a soif de vivre ! Le clitoris que voilà, superbe, altier, arrogant et même imposteur, ah ! ma mère ! Qu'est-ce donc, le sel de la vie ? Tu sais pourquoi je dis « imposteur » ? Parce qu'il nous fait croire que,

sans son odeur et sa chaleur, la vie n'a pas de sel. Voilà. Je vous laisse. Amuse-toi bien, l'ami. Qui sait ce que l'avenir te réserve ? Toi, mignonne, sois gentille avec mon copain. A tout à l'heure ! (Tchicaya U Tam'si 271)

La stratégie de Babotoli est tout ce qu'il y a de plus simple. Avant tout, il mise sur la psychologie. Il projette d'endormir la tension et la vigilance du prévenu, en l'occurrence Gaston Poaty. Il souhaite le mettre en confiance, il veut en faire un « ami », à tout le moins ne pas lui montrer qu'il est animé des pires intentions à son encontre. Aussi se présente-t-il comme quelqu'un rempli d'empathie. Il propose des cigarettes, parle de football et des femmes, puis il fait mieux que de parler de celles-ci, il en fait venir une, espérant faire oublier au prisonnier pourquoi il est là. Son cynisme n'a pas de limites, vu qu'il va jusqu'à ouvrir l'entrejambe de la jeune prostituée et dire tout le bien que le sexe féminin peut procurer.

À ce stade, Babotoli s'attend à ce que son « client » s'oublie et entreprenne de se saisir de la jeune prostituée. Il veut le cueillir à cet instant précis, voilà pourquoi « il revient aussi vite au galop qu'il a tourné les talons, la badine brandie qui s'abat sur la verge conquérante du client que l'on entend crier jusqu'à Binza ! Binza est à quinze kilomètres au moins du Beach de Léo » (Tchicaya U Tam'si 271). Il ne serait pas exagéré d'y voir ici ce que Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet désignent du nom de « la continuation du pire » (Boucheron et Riboulet 105) dans leur ouvrage, *Prendre dates*, où ils explorent la psychologie des hommes et des femmes témoins ou survivants d'un attentat.

Dès lors, l'interrogatoire, « un vrai jeu de massacre » (Tchicaya U Tam'si 271), commence à proprement parler. Mais au vrai, l'objectif de Babotoli n'est pas tant d'arracher des confidences à ses prisonniers. Il n'aspire qu'à les torturer, à les faire souffrir, jusqu'à ce que mort s'ensuive si nécessaire. En effet, « ça ne l'intéresse pas de faire parler, mais que le client crie comme une truie que l'on saigne » (Tchicaya U Tam'si 271). Et il y a une raison à cela, « ça lui procure une rare jouissance » (Tchicaya U Tam'si 271).

Le modus operandi de Babotoli se résume à une mise en scène funeste qui n'a pour finalité que de jouir du plaisir de la souffrance infligée au prévenu. Il affectionne ce traitement réservé à ses « clients ». Partant, on peut

légitimement voir en lui un cynique doublé d'un sadique. Or « un sadique, quand c'est en plus un sauvage, raffine plus que quiconque pour ce qui est de produire de la douleur pure » (Tchicaya U Tam'si 271). C'est bien le cas de Babotoli qui, par ailleurs, va jusqu'à traquer un mort, Gaston Poaty.

2.2. Surprendre le « mort » et les siens

Dans le roman de Tchicaya U Tam'si, Babotoli présente une autre facette de son mode opératoire en tant qu'inquisiteur. Chargé des basses œuvres du pouvoir en place, il tient à conduire jusqu'au bout son entreprise de nuisance vis-à-vis des opposants ou de tous ceux qui s'affichent comme tel. Lorsqu'il s'occupe de l'« interrogatoire » de Gaston Poaty, suspecté puis accusé de fomenter un coup d'Etat, il est persuadé de l'avoir fait passer de vie à trépas. C'était cela son intention et, à lire attentivement le texte, Gaston Poaty a bel et bien passé l'arme à gauche.

Mais pris d'un doute, eu égard aux hommages que la population rend au défunt et qui prennent l'allure d'une célébration d'un héros vivant, il décide de se rendre sur le lieu des obsèques, accompagné de ses hommes, pour voir de quoi tout cela retourne. Certes, « il se recueillit plein de contrition. Ses hommes en firent autant. Puis ils sortirent de la maison remplis de commisération. Ils s'inclinèrent devant la veuve, la mère, la belle-mère, les deux frères et l'oncle du trépassé puis s'en furent » (Tchicaya U Tam'si 287). Mais il y a lieu de voir dans cette démarche un acte d'hypocrisie de la part d'un bourreau et ses hommes. Il n'y a rien de sincère dans cette manifestation d'apitoiement. Babotoli s'inscrit en réalité dans une logique de « surveiller et punir », à la manière dont pourrait l'entendre aisément Michel Foucault (1975).

Au vrai, Babotoli se rend chez le défunt Gaston Poaty pour surprendre le « mort ». Il le croit certainement toujours en vie. Sa croyance peut s'expliquer si l'on prend en considération la dimension anthropologique articulée autour des pouvoirs que l'on prête aux Poaty. En effet, Raymond Poaty, le père, juge de son état, ne s'est-il pas mué en prophète ou en « fou », du jour au lendemain, afin de dénoncer les agissements répréhensibles des autorités politiques de la place ? Ce Raymond Poaty n'a-t-il pas disparu sans laisser la moindre trace, au point qu'il n'a jamais bénéficié d'une sépulture ? Ses bourreaux peuvent-ils avec assurance soutenir qu'il est réellement mort ?

Lorsqu'on évolue avec de telles idées à l'esprit, il y a lieu d'être sceptique tant qu'on n'a pas soi-même vu ou revu celui à qui l'on a donné la

mort. Babotoli est dans cette perspective. C'est un tortionnaire méticuleux et prudent dans une certaine mesure. Il se rend chez Gaston Poaty pour s'assurer que ce dernier est bel et bien là, couché dans sa bière, prêt à être enseveli. On croirait que son travail n'est pas achevé. Il ne souhaite rien laisser au hasard. Il veille au grain jusqu'au bout. Vu sous cet angle, Babotoli essaye de se donner les moyens de « ce qui permet de contrôler qui est ou non dans la norme », ainsi que l'écrit Marc Alpozzo dans son article « Michel Foucault et les stratégies du pouvoir » (Alpozzo 31), pour préciser que « la norme ne cherche pas à saisir l'individu à l'occasion d'actes précis et ponctuels, elle veut investir la totalité de son existence ».

Les parents de Gaston Poaty ne sont pas pour autant dupes de cette visite inopinée qui prend les allures d'un acte charitable. La peur que Babotoli et les siens suscitent suffit à montrer que la plupart de ceux qui se trouvent là savent qui ils sont et de quoi ils sont capables. Ils savent aussi qu'ils sont chargés de les mater jusqu'à ce que mort s'ensuive au besoin, dès lors qu'ils se rebellent ou contestent le pouvoir de Brazzaville. Aussi disparaissent-ils aussitôt qu'ils voient le chef de la Sûreté débarquer.

Lorsque Babotoli se recueille plein de contrition devant le catafalque de Gaston Poaty, il se donne un rôle. C'est le bourreau voulant réhabiliter sa proie. Il n'est pas sincère. Pour s'être montré si impitoyable et particulièrement sadique et vicieux avec Gaston Poaty, son recueillement apparaît comme le supplément de cynisme qui achève de compléter son portrait. Sa psychologie est celle d'un homme cruel qui n'éprouve aucun sentiment envers ses victimes. Il est dans un rôle de composition. Du reste, lorsqu'il se parle à lui-même, dans une forme de délire, ne confesse-t-il pas qu'il n'est pas dans une logique de solidarité envers la famille Poaty qui pleure Gaston ?

2.3. Un homme perturbé et déséquilibré

Il ne serait pas exagéré de considérer également Babotoli comme un homme perturbé et déséquilibré. Cet état d'esprit apparaît notamment après la mort de Gaston Poaty. Jusqu'ici, il s'est présenté comme un homme doué d'une certaine intelligence, quoique au service du mal. On l'a vu capable d'élaborer un scénario en vue d'endormir la vigilance de ses victimes pour mieux les châtier. C'est donc un homme qui raisonne, capable de cohérence et rempli d'idées. Mais il se montre tout à coup préoccupé et instable. La raison en est simple : il est convaincu qu'il a été floué.

En effet, il est surpris d'apprendre que, une fois Gaston Poaty décédé des suites de ses sévices, son corps a été remis aux siens sans l'en informer. Aussi a-t-il connu une nuit particulièrement agitée. Aussi, « il promet de faire trembler ciel et terre. Il tonne. Qu'est-ce que cette histoire de grâce présidentielle ? Et qui a donné l'ordre de rendre le corps de Gaston Poaty à sa famille ? Ce sont ces questions, qu'il ne formulait pas, qui lui avaient fait passer une mauvaise nuit » (Tchicaya U Tam'si 294).

Il se trouve que le pouvoir politique de Brazzaville, le commanditaire de la mort de Gaston Poaty, souhaite se dédouaner de cette triste affaire. Aussi veut-il faire accroire que Gaston Poaty, assassiné alors qu'il était incarcéré, avait en fait été élargi bien avant. Et donc que sa mort ne serait pas survenue dans les geôles de son administration pénitentiaire, mais serait l'œuvre d'un séide en qui il ne saurait se reconnaître. Ce faisant, le pouvoir de Brazzaville se trouve dans une logique de « construire l'ennemi » telle que l'a théorisée Umberto Eco : « Les ennemis sont différents de nous, et ils suivent des coutumes qui ne sont pas les nôtres » (Eco 14). Du coup, Babotoli apparaît comme « différent » de ses mandataires qui ne semblent plus vouloir se reconnaître en lui.

D'autre part, la colère et l'étonnement de Babotoli, qui le font vaciller, naissent de tout ce qu'il a vu aux obsèques de Gaston Poaty. Il se lamente :

Comment, en si peu de temps, avaient-ils fait pour installer cette chapelle ardente dans leur salon ? Ils pouvaient, certes, s'attendre à l'exécution de la sentence et préparer une chapelle avec catafalque et tout, mais toutes ces fleurs, de quel fleuriste, de quel jardin auraient-elles pu provenir ? Un tel jardin, un tel fleuriste, il ne s'en trouve pas dans tout Brazzaville. Ces fleurs n'auraient pu provenir que de France ! (Tchicaya U Tam'si 294).

Babotoli pense qu'il a été roulé dans la farine. On lui a fait accomplir la sale besogne, sans pour autant le mettre dans la confidence de la version officielle que le pouvoir de Brazzaville comptait servir au monde entier. Les dispositions qui ont été prises (construire la chapelle ardente, apprêter un catafalque, importer des fleurs en grand nombre...), en des temps si courts, pour offrir des obsèques grandioses à un homme politique de la trempe de

Gaston Poaty, le désarçonnent. Il enrage littéralement. Voilà pourquoi « ses nerfs traduisent l'extrême agitation de son esprit agacé par le sentiment frustrant d'être passé à côté d'un morceau de plaisir de grand choix, ou simplement d'avoir été l'objet ridicule d'une farce qui le discrédite à ses propres yeux » (Tchicaya U Tam'si 290).

Aussi Babotoli perd-il le nord. Cela se manifeste de deux manières. Premièrement, il s'en prend violemment à la jeune dame qui partage sa couche. Il lui fait l'amour comme s'il s'agissait d'un objet sexuel. En effet, il « flanqua des coups au cul si rond de la femme » (Tchicaya U Tam'si 291), prélude à une étreinte rude à laquelle cette dernière ne s'oppose d'ailleurs pas. Deuxièmement, Babotoli s'installe au volant de sa Jeep *command car* pour se rendre au bureau. Dans les rues défoncées de Brazzaville, il conduit comme un écerelé, n'ayant cure des autres usagers. D'ailleurs, ces derniers « s'effraient de l'allure folle et de sa façon de conduire sa Jeep command car ! Il serait très zombi s'il allait à pied comme le pauvre bougre du commun des mortels. Il conduit rivé et crispé, vautré sur le volant de sa Jeep. Elle tressaute, ne rate aucun nid-de-poule. C'est la triste spécialité des rues de Brazzaville » (Tchicaya U Tam'si 292).

De telles attitudes indiquent l'état d'esprit d'un homme perturbé. Elles traduisent la frustration d'un homme qui se croyait maître de la situation et qui s'aperçoit que lui-même n'est qu'un jouet entre des mains autrement plus puissantes que les siennes.

Conclusion

Au sortir de cette étude, nous retiendrons que Tchicaya U Tam'si, consciemment ou non, a comblé un vide en donnant vie à un personnage à part entière et peu souvent rencontré dans le champ littéraire négro-africain, en l'occurrence celui du bourreau. Il y a lieu de souligner que la plupart des ouvrages critiques et théoriques portés sur la littérature négro-africaine ne s'attardent pas beaucoup sur l'articulation d'un personnage comme celui du tortionnaire. Le roman de Tchicaya U Tam'si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, peut à juste titre être considéré comme un événement qui constitua, lors de sa parution, un tournant dans l'approche d'un tel personnage, quand bien même il resterait secondaire dans son programme narratologique. Le principal demeure que le romancier congolais en a fait un personnage avec une présence si dense qu'il ne passe pas inaperçu. Il retient l'attention, bien au contraire.

Aussi, notre hypothèse se vérifie dans ce que Tchicaya U Tam'si, en donnant vie à Babotoli, n'avait d'autre ambition que de combler un vide en installant dans le champ littéraire négro-africain une figure du bourreau en bonne et due forme. De fait, à sa manière, il a construit un « type » littéraire.

Travaux cités

- Alpozzo, Marc. 2008. « Michel Foucault et les stratégies du pouvoir » in *Les carnets de la philosophie*. Lafont Presse. Paris.
- Austin, John Langshaw. 1991. *Quand dire, c'est faire*. Seuil. Paris.
- Boucheron, Patrick et Riboulet, Mathieu. 2015. *Prendre dates*. Verdier. Paris.
- Eco, Umberto. 2014. *Construire l'ennemi*. Grasset. Paris.
- Foucault, Michel. 1975. *Surveiller et punir*. Gallimard. Paris.
- Glucksmann, André. 2004. *Le discours de la haine*. Plon. Paris.
- Mabanckou, Alain. 2020. *Huit leçons sur l'Afrique*. Grasset. Paris.
- Mbembe, Achille. 2013. *Critique de la raison nègre*. La Découverte. Paris.
- Nagnalen Barry, Mamadou. 2020. *L'odeur de l'argent*. L'Harmattan. Paris.
- Tchicaya U Tam'si. 1987. *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*. Seghers. Paris.

Comment citer cet article / How to cite this article:

MLA: Ndong, Rodrigue. "La figure du tortionnaire dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* de Tchicaya U Tam'si." *Uirtus*, vol. 4, no. 3, déc. 2024, pp. 164-178, <https://doi.org/10.59384/uirtus.2024.2662>.